

maine de Makanna, tel était le caractère sacré dont il était marqué parmi ses compatriotes, qu'un grand nombre d'entre eux n'a jamais voulu donner aucune créance aux récits de sa mort, et qu'ils attendent toujours son retour avec une imperturbable confiance."

Nous n'avons pu donner ici qu'une pâle esquisse du portrait de Makanna ; le livre de M. Pringle (dont il a paru dernièrement une nouvelle édition) offre sur ce caractère d'une nature généreuse et extraordinaire des détails d'un vif intérêt ; il présente surtout une curieuse histoire de l'état actuel de ce grand établissement colonial des Anglais, et une critique pleine de sens du système de colonisation appliqué à cette vaste portion de l'Afrique méridionale.

M. A.

— 00000 —

LA CACHETTE.

HISTOIRE VÉRITABLE.

Ce fut un beau jour que celui où Mme veuve Dufougeray sortit en habits de cérémonie pour se rendre chez M. Aymar. Il s'agissait d'une importante et solennelle démarche. Depuis bien des années Mme Dufougeray n'avait endossé sa robe de noces à ramages, ni mis tant d'apprêt à sa toilette ; jamais non plus elle n'avait marché d'un pas plus lesté et plus dégagé ; elle se sentait rajeunie de vingt ans. Les portes s'ouvrirent à deux battans devant elle et M. Aymar qui s'attendait à cette visite, s'empressa d'aller à sa rencontre. Mon cousin, dit-elle, sans autre préambule, je viens vous demander pour mon Paul la main de cette chère enfant que voilà, et, en disant ces mots, elle s'avança vers Ernestine, à qui elle donna un baiser sur le front.

Ainsi fut résolu le grand problème qui, depuis un an, agitaient toutes les têtes de la petite ville de L....., savoir à laquelle d'Ernestine ou Marie, s'adressaient les soins et les vœux du jeune et beau Paul Dufougeray, également assidu et empressé auprès des deux cousines qu'il suivait partout et avec lesquelles il dansait exclusivement à tous les bals, sans préférence marquée pour l'une ni pour l'autre.

Eh bien, mon ange, dit M. Aymar à Ernestine, que penses-tu de cette proposition ? Aimerais-tu Paul Dufougeray, pour ton époux ? La timide enfant se jeta en rougissant dans les bras de son père et murmura un faible oui que chacun devina plutôt qu'il ne l'entendit. Mme Dufougeray transportée, l'attira vers elle et la pressa sur son sein en la couvrant de baisers. En ce moment un soupir étouffé se fit entendre dans la partie reculée de l'appartement. Il sortait de la poitrine oppressée d'une jeune fille qui s'était mise à l'écart à l'entrée de Mme Dufougeray, et dont une pâleur mortelle couvrit le noble et gracieux visage, tandis que deux grosses larmes roulèrent sous ses longues paupières ; pour cacher son trouble, elle se hâta de quitter le salon.

C'est que Marie aussi aimait Paul et d'un amour d'autant plus profond qu'elle le comprimait dans son cœur ; mais il n'y avait que ce sentiment qui put balancer l'affection qu'elle avait pour sa cousine, et rien ne pouvait entrer

en comparaison avec sa vénération et sa reconnaissance pour son oncle, qui l'avait recueillie orpheline et pauvre et n'avait jamais fait de différence entre ses deux filles, comme il avait coutume de les appeler.

Quoique douée d'une imagination ardente, il y avait dans ce cœur noble et pur quelque chose de plus puissant que les passions ; c'était un rigide sentiment d'honneur, un instinct de droiture et de probité qui ne savait pas fléchir devant les devoirs les plus rigoureux. Elle eût fixé sans partage le choix et les sentimens de Paul, si, par une générosité surhumaine, elle n'avait mis toute son application à détourner d'elle les vœux et les attentions du jeune homme pour les reporter sur Ernestine, dans l'âme naïve et limpide de laquelle elle avait lu une inclination que celle-ci ne songeait point à cacher. Paul était d'ailleurs un riche parti qui flattait l'ambition paternelle de M. Aymar ; et les désirs du père et le bonheur de la fille étaient pour Mario une arche sainte devant laquelle elle n'avait pas hésité à immoler le repos de son existence.

Dominé par l'influence de cet esprit supérieur, Paul avait, sans s'en douter, suivi la direction qu'elle lui avait imprimée, prenant lui-même pour de la simple amitié un sentiment qui fût devenu la plus violente des passions. Ernestine vive et folâtre enfant, s'était abandonnée sans calcul et sans réserve au penchant qui l'entraînait vers Paul et, si elle avait quelquefois remarqué la profonde tristesse de Marie, elle était loin d'imaginer de quel immense sacrifice elle était redevable à ce pieux et sublime dévouement. Du reste, elle avait pour sa cousine toute la tendresse d'une sœur chérie.

On était alors en avril ; le mariage fut fixé au mois de juin ; il fut décidé que tout se passerait en famille, et que pour plus de liberté la noce se célébrerait dans une maison de campagne à deux lieues de la ville. C'était une ancienne abbaye acquise par feu M. Dufougeray, lors de la vente des biens nationaux, immense édifice auquel les embellissemens faits par le nouveau propriétaire n'avaient pu réussir à faire perdre l'aspect mélancolique et sévère de sa première destination, mais qui était ceint d'un vaste enclos comprenant des bois, des prairies, des vignobles et de superbes jardins.

Le lundi, jour fixé pour la cérémonie, se trouvait le 13 juin, circonstance à laquelle la superstitieuse Mme Dufougeray n'avait probablement pas fait attention. Le soleil s'était levé au milieu de nuages noirs qui devaient faire craindre pour la solidité du temps ; il faisait une de ces journées douces, mais sombres et grises qui s'harmonient si bien avec la mélancolie d'une âme souffrante. Marie, que le sommeil ne visitait plus, s'était levée avant le jour ; prosternée à deux genoux devant sa fenêtre ouverte et fixant au ciel ses beaux yeux d'où s'échappaient des larmes abondantes, elle lui adressait une de ces prières muettes, mais ardentes, dont il serait impossible de démêler le but et le sens, dans une situation où l'espérance même n'est pas permise. Que demandait-elle à Dieu ? Sans doute elle l'ignorait elle-même, car elle ne pouvait avoir une pensée de bonheur que son cœur ne se reprochât, ni former un désir qui ne lui parût un sacrilège. Hélas ! le ciel si souvent sourd à nos vœux, sert quelquefois nos intérêts au-delà de ce que nous oserions désirer.

Il y avait plus d'une heure que Marie était absorbée dans ses amères pensées, lorsque des cris, des coups re-